

KOUTE JAZZ
(A collection of rare jazz from the French West Indies)
Sortie le 29 septembre

PRESENTATION GENERALE

Le jazz et les Antilles, c'est une vieille histoire, dont on trouve traces dès les premiers enregistrements. D'Alexandre Stellio à Jean-Claude Montredon, d'Al Lirvat à Marius Cultier, de Jacques Coursil à Mario Canonge, la liste est longue de ceux qui ont établi une connexion durable entre ces deux univers si proches. Pour qualifier le jazz antillais, on parlera aux premières heures de swing caribéen, de jazz biguine, une vague qui va débarquer en Europe dans l'entre-deux-guerres. « *Les Antillais ont apporté beaucoup de musiques dans leurs bagages, mais les Français ne se sont alors pas rendus compte que le chaînon manquant entre les Etats-Unis et La France, c'étaient les Antilles !* », se souvenait en 2002 le poète Roland Brival, dont le cultissime Creole Gypsy était alors tout juste réédité.

Situé géographiquement plus proche des Etats-Unis que l'Europe, les Antilles ont été très tôt touché par le jazz et de manière différente. C'est pourquoi de nombreux musiciens ce sont emparés de cette musique pour l'associer aux rythmes traditionnels de leur île : Biguine, Gwo Ka, Tumbélé

Cette nouvelle compilation fait suite à Freedom Jazz France sortie en 2013 et déjà réalisé avec Digger's diggest. Il s'agit de la Première compilation explorant la foisonnante scène jazz antillaise des années 70 et 80. 12 titres connus uniquement des collectionneurs de vinyles, qui mêlent au jazz les rythmes antillais pour le meilleur du créole jazz.

TRACK BY TRACK :

1/ Soprann aux Antilles

Camille Soprann

Musicien tout terrain et producteur atypique, pierre angulaire des Vikings et pilier de toute la scène guadeloupéenne, le saxophoniste Camille « Soprann » Hildevert est un artiste extrêmement prolifique. Ici, il prend le micro pour chanter ses « *Antilles chéries* », plane au-dessus avec son soprano. Le guitariste Guy Jacquet aux manettes, le bassiste Pierre-Edouard Décimus à la manœuvre, ce thème bénéficie qui plus est d'un superbe solo d'orgue de Paul Keith... Spiritual jazz !

2/ Prière au soleil

Marcel-Louis Joseph

Il a commencé sur un biniou troqué contre un biclou. « Ti Marcel » a découvert le jazz en gagnant un Tepaz et 75 78-tours à la loterie. Très vite, il se fait un son en écoutant les ténors de l'époque, l'Américain Don Byas devient sa référence. Lequel dit au Martiniquais lorsqu'il le rencontre aux Trois-Maillets, de « *se démarquer de son jeu* ». S'il est resté avant tout dans ce sillon, l'autodidacte saxophoniste s'est aussi illustré sur tout type de sessions, notamment en versions latines, mais a finalement très peu enregistré sous son nom. Pourtant ce titre aux confins de toutes ses influences pourrait aisément figurer aux catalogues de Strata East, Tribe et autre Black Jazz Records.

3/ Gwadeloup

Edmony Krater

Né en 1956 à Pointe-à-Pitre, Edmony Krater a grandi en écoutant le maître tambourinaire Vélo, qui va marquer la jeune génération et auquel ce trompettiste dédie l'album dont est extrait ce titre. « Nous voulions toujours valoriser notre identité. Le son du ka était porteur de valeurs spirituelles, mais aussi politiques. » C'est dans cette perspective qu'Edmony Krater enregistre avec Zepiss, une formation qu'il a fondée à son arrivée à Paris en 1983. Influencé par Don Cherry et tous les jazzmen chercheurs de sons, le Guadeloupéen creuse son propre sillon, comme sur cette ballade up tempo, qui s'appuie sur le rythme « polka piquée », un trois temps totalement transfiguré par un clavier, une trompette et un saxophone proche du jazz d'alors. « Cette chanson décrit comment nous n'arrivons pas à valoriser notre histoire, nos particularités. »

4/ Kominiké

Eric Cosaque & X 7 Nouvelle Dimension

Les bruits de la ville, un roulement de basse, deux doigts de percussions, trois touches de claviers... Une poignée de notes, pas un mot, et pourtant tout est dit dans cette bande-son, sombre et lumineuse, digne des meilleurs polars. Pas de doute, dans ces quelques cinq minutes hypnotiques, on retrouve l'essence des qualités qui fondent le style composite du percussionniste-compositeur, qui demeure l'un des héritiers les plus originaux des tambouyés pur jus, l'un de ceux qui auront résolument ouvert le champ d'expérimentations du gwo ka. Tout aussi bien enracinée et aérienne, tout à la fois singulière et nourrie de la multiplicité sonore qui traverse les Caraïbes à la fin des années 1970, la musicalité d'Eric Cosaque fait sans nul doute écho à la diversité telle qu'envisagée par les chantres de la créolisation.

5/ Vini Couté E Tann

José Manclière

C'est de Marie-Galante, terre de culture de la canne et donc terreau de grande tradition musicale, qu'est originaire ce batteur et chanteur, qui s'installera plus tard aux Abymes, la cité en périphérie de Pointe-à-Pitre. Expérimentant une nouvelle approche de la musique ka, José Manclière parvient à enregistrer dans des conditions très précaires ce disque, dont l'un des intérêts est justement le caractère lo-fi, à l'image de la pochette très Do It Yourself. Symptomatique de cet aspect bricolé, la partie rythmique délaisse la grosse caisse, renforçant le « fait maison » de cette production. Et pourtant la prise de son est assurée par l'expert Pierre-Edouard Décimus, également à la basse sur ce thème où Patrick Jean-Marie s'élanche dans une superbe impro au piano.

6/ Nikita

Kat-Tet

Le début des années 1980 est propice à tout type de mélanges. Parmi ceux-ci, celui de ce groupe éphémère, Kat-Tet, rappelle l'effusion du jazz funk américain d'alors. Simplement épicié de ce qu'il faut de touches tropicales : les percussions de Charlie Chomerau-Lamotte, maestro des congas, le swing félin du batteur Eric Danquin, pilier des formations Atika et Gwo Siwo, n'y sont pas pour rien. Ils offrent la base adéquate pour un renversant solo de Patrick Jean-Marie, pianiste proche de Vélo et frère du plus connu Alain. C'est lui qui signe ce thème, où l'on retrouve un autre de ses frères,

Toto à la basse. Patrick Jean-Marie, une légende chez les musiciens, un musicien sous-estimé qu'il est grand temps de réévaluer comme cet album autoproduit.

7/ Mama Says

Max Labor

Max Labor a débuté sa carrière discographique à 13 ans avec son frère Edouard, dans le fameux groupe Les Maxels, acronyme de Max & Edouard Labor ! Enregistré en France en 1982, jamais vraiment distribué, ce disque demeure très recherché par les amateurs de jazz « antillais ». « *Adolphe Parillon, producteur originaire de Guadeloupe basé au Canada, m'a proposé Steve Potts pour compléter la session d'enregistrement à Paris.* », se souvient aujourd'hui Max Labor. Sans quasiment aucune répétition le saxophoniste américain établi en France une dizaine d'années plus tôt s'est ainsi posé sur chaque morceau, naturellement. Et cela sonne comme une évidence. Il suffit d'écouter son solo qui suit celui du leader pour s'en convaincre. L'alchimie parfaite entre le jazz made in USA et la bande-son des Antilles françaises...

8/ Ka Nou Pé fé

Les Vikings de la Guadeloupe

« *Le classique bien deep, mythique, jamais compilé, un des plus beaux morceaux de fusion biguine jazz* ». Julien Digger's Digest tenait à mettre ce titre phare des Vikings. Pierre-Edouard Decimus est encore une fois à la manœuvre, avec l'éternel Camille « Soprann » Hildevert au saxophone et flûte, tandis que la voix de Maxo Severin ajoute une dimension sensuelle. Paroles désenchantées et retour aux tambours, ce titre s'inscrit pleinement dans les problématiques esthétiques de l'époque.

9/ Crépuscule tropical

Max Cilla

Si Eugène Mona est entré dans la légende de la musique martiniquaise, il le doit notamment à sa rencontre déterminante avec Max Cilla. Né en 1944, ce dernier a œuvré toute sa vie pour faire ressortir du relatif oubli où elle était plongée depuis le début du vingtième siècle, la flûte de bambou qui était jouée par les anciens dans les campagnes. Premier faiseur de flûte, Max Cilla choisit de se retirer sur les Mornes (collines de Grande Terre), pour y fabriquer ses flûtes selon les règles traditionnelles en vigueur en Inde. De ce simple bout de bois rustique, il fera un instrument noble et riche en signification « historique », montrant la voie à suivre pour ses cadets en quête d'identité. « *C'est moi qui ai donné le nom de la flûte des mornes.* », assure ce grand mystique, qui ajoute : « *J'ai toujours été plus attiré par les rythmes latin, plutôt que nord-américains.* » Il suffit d'écouter le merveilleux solo de piano signé George-Edouard Nouel, à la suite du non moins superbe exposé du flûtiste, pour s'en convaincre.

10/ Samba Arawak

Guadeloupe Reflexions

Derrière ce Graal pout tout collectionneur, se cache encore une fois Camille Hildevert. C'est sur son éphémère label, Disques Soprann'n, que le saxophoniste publie au début 1980 ce disque de l'ensemble Guadeloupe eRéflexions. Il figure d'ailleurs aux côtés d'un quintet clairement orienté latin jazz, dominé par le pianiste Eduardo Filho qui prend d'emblée un solo tranchant dans le vif du sujet. « Samba Arawak », donc, tout est dit dans le titre, hommage aux premiers habitants de l'île, les premiers maltraités de cette histoire. A la réflexion, cela fait sens !

11/ Waché

Francisco (Frantz Charles-Denis)

Né en 1932 à Saint-Pierre, Frantz Charles-Denis aura eu de multiples surnoms : Apito, Babalu, Papito et Francisco, le nom qu'il utilise ici. De même, il va s'illustrer aussi bien comme chanteur que guitariste, pianiste, percussionniste, mais aussi acteur et même directeur d'un night-club référence en Martinique, La Plantation. Dans ce haut-lieu de la nuit qui accueille les célébrités de passage, on entend ce qui qualifie son style, une biguine jazz fortement marquée par la musique latino. Il y marie les instruments du bélé traditionnel aux rythmiques portoricaines, réhaussées d'harmonies sophistiquées. Et "Waché" est typique de ce style, qui n'est pas sans évoquer l'immense pianiste Marius Cultier, qui fut d'ailleurs son ami.

12/ Foukie (Owa Tchou Wa)

Synchro Rhythmic Eclectic Language

La pochette annonce la couleur, et l'intitulé du groupe rappelle autant le Prime-Time d'Ornette Coleman que le jazz électrique de Miles Davis. A la fin des années 1970, le bassiste Louis Xavier embarque un super groupe « parisien » pour ce morceau qui doit autant au post-rock progressif qu'à la soul suggestive : le saxophoniste guinéen adepte du post-free Jo Maka, le pianiste et vibraphoniste martiniquais George-Edouard Nouel, le batteur venu de la Great Black Music made in Chicago Steve McCall, le guitariste français adepte du Mersey Beat Gérard Curbillon, le violoniste Jean-Yves Rigaud, auteur d'un terrible solo, la chanteuse brésilienne Nazaré Pereira, Bernard & Francis Lapierre et Louis Xavier pour les hypnotiques parties vocales... Résultat de cette addition : un objet sonore inqualifiable, à la beauté fatale, transcendante comme une espèce de trip-hop organique avant l'heure.